

P O L A R

Daniel Quirós



Pluie des ombres

traduit de l'espagnol (Costa Rica)
par Roland Faye

 *l'aube*
NOIRE

PLUIE DES OMBRES

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *Lluvia del Norte*

© Daniel Quirós, 2014

© Éditions de l'Aube, 2015
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1246-4

Daniel Quirós

Pluie des ombres

roman traduit de l'espagnol (Costa Rica)
par Roland Faye

éditions de l'aube





La Cruz



Liberia



Filadelfia



Tamarindo



Hernández



Pinalla



Santa Cruz

27 de abril



Junquillal

Nicoya



Marbella



San Juanillo

Quebrada Blanca



Ostional

Nosara



Péninsule
de Nicoya

Du même auteur, chez le même éditeur :

Été rouge,
l'Aube noire, 2014; l'Aube noire poche, 2015

Le cadavre d'un homme, présentant 27 blessures au couteau sur le thorax, le dos et le visage, a été découvert ce matin sur un domaine situé à Santa Cecilia, dans le district de La Cruz, province du Guanacaste, Costa Rica.

La victime ne portait aucune pièce d'identité sur elle. L'Organisme d'investigation judiciaire (O.I.J.) n'est pas parvenu à l'identifier. A priori, il s'agirait, selon les autorités, d'un ressortissant nicaraguayen qui travaillait dans cette zone frontalière avec le Nicaragua.

L'attention desdites autorités s'est portée en particulier sur le nombre de blessures que présentait la victime. Selon le chef de la police, l'homme avait de nombreuses lésions provoquées par arme blanche, dans le dos, au thorax et sur le visage.

« On lui a arraché les yeux et il présente un nombre considérable de blessures », aurait témoigné l'officier de police chargé du constat.

I

Il pleut. Il pleut et je n'arrive pas à dormir. C'est une malédiction pour moi que cette saison. Les pluies commencent et avec elles augmentent mes insomnies. Les gouttes tombent sur les plaques de zinc et c'est comme si entre les échos se dissimulaient toutes ces années mortes. Des visages et encore des visages, des sons épars, des conversations perdues entre les voûtes de l'inconscient. Peut-être les années se sont-elles étirées dans ma conscience, et le temps semble soudain vidé de cette impatience qui marque la jeunesse, quand tout paraît sur le fil de l'horizon des choses. Aujourd'hui, la vie m'a appris qu'il n'y a pas de réponse cachée dans les interstices du temps. Seulement ce silence. Cette vieillesse de merde.

Les premières années, j'ai essayé de lutter contre l'insomnie. Je prenais du thé de manzanilla, de l'eau-de-vie, des pastilles. Mais rien ne me faisait de l'effet. Je finissais toujours affalé sur le matelas, à écouter le vent s'engouffrer dans les couloirs à la recherche de dieu sait quoi. Je me souviens que lorsque je vivais dans la capitale, la pluie m'aidait à trouver le sommeil. Elle semblait étouffer les bruits de la rue, comme si elle voulait débarrasser les trottoirs de toute leur saleté. Mais ici, l'écho des gouttes ne fait que s'amplifier et semble magnifié dans les plaines et les forêts de bois sec qui font face à la mer.

Maintenant, je m'abandonne à l'insomnie. J'ouvre la fenêtre et je laisse la lune illuminer lentement la chambre.

Puis j'allume une cigarette. Je pense et je fume. Je regarde les volutes de fumée qui envahissent la pénombre de la pièce et je me souviens : les années de lutte pendant la Révolution au Nicaragua puis le retour au Costa Rica, les années de bureaucratie absurde à l'I.N.S.¹ et le déménagement au Guanacaste. Il m'arrive aussi de lire. Je cherche des livres sur les vieilles étagères, avec leurs pages tachées par les gouttières qui s'ouvrent au plafond à cette période. Celles-ci ne font qu'empirer à chaque gros orage, et je dois aller à la cuisine chercher des cuvettes que je répartis aux quatre coins de la maison. Puis je regagne le lit et me remets à ma lecture, tandis que dehors les gouttes s'abattent sur les bâches en plastique coloré comme sur des tombes.

Mais aujourd'hui, je n'arrive pas à lire. Je me contente de fumer, la lueur de la cigarette brillant par intermittence dans la nuit. Des yeux éteints m'auscultent à travers l'obscurité, depuis un autre intervalle du temps. Les gouttes continuent à tomber et je peux presque voir le corps au bord de ce petit ruisseau où coule une eau sale qui charrie les immondices et l'indifférence. Je le vois, et l'espace d'un instant, je pense avoir oublié son nom. Comment oublie-t-on de telles choses ? Comment arrive-t-on à oublier ? Je tire de longues bouffées sur ma cigarette et alors le nom ressurgit comme une révélation inutile : Antonio. Toni. Ce doit être parce que je me fais vieux. Ou alors, c'est que plus rien ne m'importe désormais.

On l'a découvert un matin du côté d'Hernandez, lorsque enfin il y eut une courte trêve dans ces pluies qui tombaient sans relâche depuis plus d'une semaine. Un des pires hivers qu'on n'ait jamais connus, depuis bien des années en tout cas. C'est ce que disaient les gens du coin, une communauté d'à peine trois cents âmes qui, bien

1. Instituto National de Seguros. (*Toutes les notes sont du Traducteur.*)

qu'appartenant à Paraíso¹, vivait plus au sud de ce village, sur la côte. Tous les jours, ces gens débarquaient au bar de doña Eulalia comme des animaux perdus cherchant un refuge, un moyen de lutter contre ce dangereux ennui qui accompagne les journées d'enfermement. J'y allais aussi. Je m'asseyais à une table, à lire et à boire des bières. Sinon, je m'installais au comptoir et discutais avec les pêcheurs. De l'autre côté de la rue, on voyait leurs barques sur le sable, attachées les unes aux autres pour que les vagues ne les emportent pas avec les feuilles mortes et les vieux troncs d'arbre. Cela n'avait pas empêché certaines de disparaître : la mer les avait englouties sans laisser de trace. Les autres avaient été recouvertes avec des bâches en plastique bleu. Sous le ciel gris, elles avaient l'air de curieux totems dédiés au silence, des effigies de bois, de terre et de sel.

Le monde entier semblait se préparer pour un nouveau déluge. Même la voisine d'à côté – un témoin de Jéhovah – s'était mise à fréquenter le bar pour y faire ses prêches. Elle disait qu'il fallait se préparer pour les derniers jours, que la fin du monde était proche. Je pensais qu'elle avait peut-être raison, parce que les journaux télévisés – le poste était installé au-dessus du comptoir – ne passaient que des images apocalyptiques : des champs de riz et de canne à sucre inondés, des coulées de boue, des éboulements et des rivières sorties de leur lit. Pendant des jours, l'entrée de Marbella avait été coupée. Le pont qui reliait la zone à la route principale avait été emporté par les eaux... Une route à deux voies récemment goudronnée, qui menait vers l'ouest en direction de Paraíso et de la côte, et à l'est vers Vingt-Sept-Avril et Santa Cruz. Le seul moyen d'accéder à la côte Sud, c'était par l'intérieur, par des voies qui n'étaient guère plus que des pistes serpennant entre des étendues incultes, avec des tronçons tellement boueux que seuls les 4x4 les plus robustes pouvaient passer.

1. Littéralement, Paradis.

Lorsque les pluies se calmèrent enfin, plusieurs chauffeurs durent désembourber leurs véhicules immobilisés sur les tronçons les plus difficiles et qui étaient demeurés là, au milieu de la route, privés de mouvement et de gouvernail, comme entre les mains d'un mort.

Il en était généralement ainsi lorsque se calmaient les pluies. Les gens sortaient récupérer ce qu'ils avaient perdu : tôles de zinc, animaux domestiques, vieux outils, jouets, vêtements et ustensiles divers. C'était comme s'ils se transformaient en charognards d'eux-mêmes, cherchant à la lumière du jour les pièces détachées de leur quotidien en ruines. Ils déambulaient, cherchaient et réparaient. Et c'est ainsi qu'ils faisaient également des trouvailles inespérées, ou d'autres dont ils auraient préféré se passer.

Mais ce matin-là, il n'y avait pas eu à chercher beaucoup. Le corps n'avait même pas été dissimulé. Il gisait à la vue de tous, au bord d'un ruisseau que les gens du coin utilisaient comme décharge de fortune. C'est une petite fille de dix ans qui l'avait découvert sur le chemin de son école, située à une centaine de mètres. La fillette, qui s'appelait Luisa, vivait près de San Francisco, un village au bord de la route entre Hernandez et Vingt-Sept -Avril.

Elle avait quitté le village de bon matin comme tous les jours, car elle avait presque une heure de marche pour arriver à l'école. Quelquefois, elle avait plus de chance et avait de quoi se payer l'autobus, le seul qui passait dans le secteur. Il arrivait aussi qu'un automobiliste du coin la prenne à son bord et la dépose pas loin de l'école. Par exemple, ce matin-là, c'est Pablo Escalón qui lui avait fait faire un bout de chemin en voiture. L'homme était employé comme contremaître sur la propriété El Sancoyo. Il se rendait à Tamarindo afin d'y acheter des remèdes à l'officine du vétérinaire pour un des taureaux, mal en point. Il avait vu la fillette qui marchait au bord de la route, s'était arrêté et l'avait invitée à monter.

C'est comme ça que Luisa était arrivée bien avant l'heure de rentrée à l'école ; et comme elle avait du temps devant elle, elle s'était dirigée vers le ruisseau au bord duquel elle allait jouer quelquefois avec les autres enfants pendant la récréation. Elle était descendue par le petit chemin à travers bois en cherchant des coccinelles, qui sortent prendre le soleil après les pluies. Au lieu de cela, ce qu'elle avait trouvé, c'était une chemise tachée de sang et deux sachets en plastique pleins de poudre blanche qu'elle avait prise d'abord pour du sel, de celui qu'on utilise pour napper les mangues. Le corps se trouvait une dizaine de mètres plus loin, sur le dos, les yeux grands ouverts, comme si l'homme cherchait encore des formes parmi les quelques nuages perdus dans le ciel bleu. Son estomac était ouvert de part en part, sur des viscères irrigués en même temps que les petites fleurs qui commençaient à y naître, au milieu des mouches et de l'humidité. Plus tard, Luisa dirait aux policiers que la scène lui avait fait penser aux cochons qu'on tuait dans son village pour les fêtes de fin d'année. Mais voilà : cette fois, il s'agissait d'un homme, et il n'était pas question de fête.

Le mort s'avéra être Antonio Rivas, fils de María Rivas, une dame que je connaissais et qui vivait du côté de Venado. Peu de temps après mon arrivée dans le secteur, María était venue chez moi quelques fois pour faire du ménage. À cette époque, elle résidait déjà depuis plusieurs années dans le pays. Elle y était entrée illégalement à la fin des années quatre-vingt en quête d'une vie meilleure, bien que cela signifîât pour elle de passer du statut de maîtresse d'école à celui de femme de ménage. Elle avait traversé la frontière du côté de Boca San Carlos, accompagnée par un coyote et un groupe de quinze *Nicas*¹, tous originaires de Masaya ou de

1. Nicaraguayens.

ses environs. Elle avait séjourné quelque temps à Liberia¹, puis à Tamarindo, où elle avait une amie. Plus tard, elle s'était installée à Venado parce que c'était plus tranquille, disait-elle.

À cette époque-là, j'étais un peu désargenté; aussi lui avais-je donné des leçons d'anglais en échange de quelques heures de ménage. Pendant les années que j'avais passées à lutter dans la Révolution au Nicaragua, j'avais connu des journalistes nord-américains avec lesquels je m'étais lié d'amitié. Ils m'avaient appris quelques phrases basiques, suffisantes pour envoyer au diable les avions qui nous bombardaient ou les deux ou trois *Yankees* propriétaires de terrains près de la frontière et dont tout le monde savait qu'ils travaillaient pour la C.I.A. Lorsque j'étais revenu au pays dans les années quatre-vingt, j'avais suivi de vrais cours au Centre culturel américain. Puis j'avais continué à étudier quand j'étais venu m'installer à Paraíso, en traduisant de mauvais romans que les touristes laissaient dans le café du coin.

L'anglais avait aidé María à trouver un travail de femme de chambre dans un des nouveaux hôtels de la zone, un immense complexe hôtelier qui promettait à ses clients la piscine la plus grande de toute l'Amérique centrale. Les cours en étaient restés là, mais María avait continué à passer chez moi de temps en temps. Elle venait prendre un café et me racontait des histoires sur sa famille et son village. Sinon, on parlait de livres et de politique. Peut-être nous aidions-nous mutuellement à lutter un peu contre la solitude? Ou était-ce une simple manière d'affronter la nostalgie de ce pays, qui un temps avait été porteur de la promesse d'un avenir meilleur. Comme un couple de vieux que le tramway aurait laissés au bord de la voie.

1. Chef-lieu du Guanacaste, l'une des sept provinces du Costa Rica.

Au cours de l'année deux mille, sa fille l'avait rejointe avant de s'installer plus tard à San José, où elle vivait actuellement. Antonio l'avait précédée et travaillait à la cueillette et au conditionnement des oranges près de Liberia. Deux ou trois fois par mois, il descendait voir sa mère et il arrivait qu'ils m'invitent à manger ou à boire quelques bières en leur compagnie. Des gens sans histoires, modestes mais travailleurs. Aussi, quand j'avais appris le crime, je n'avais pu m'empêcher de penser : *En plus, quelle merde qu'il soit Nica!*

Le Gato¹ était venu me chercher au bar de doña Eulalia. C'était un type robuste et intelligent, qui devait son surnom à des yeux verts dont tout le monde dans sa famille se demandait bien de qui il les tenait. Il faisait partie de la Force publique dans laquelle il venait d'accéder au grade de sergent, bien que le système hiérarchique issu de l'ordre militaire ne fût plus de mise, à ce qu'on disait. Le Gato venait d'apprendre par radio la mort tragique d'un homme et avait soutenu que cela m'intéresserait de savoir de qui il s'agissait. Il semblait que l'un des maîtres d'école – celui qui avait appelé la police – eut reconnu Antonio. Sa sœur travaillait à l'hôtel avec María. Quant à moi, il m'arrivait de donner un coup de main dans ce genre d'affaires, ceci en dehors de tout contexte officiel, évidemment. Il arrivait aussi que les gens du coin fassent appel à moi pour des histoires de drogue, de meurtre, de vol, de disparition – ce genre de trucs. Cela ne payait pas beaucoup, mais me permettait au moins de régler mes ardoises de bar. Et cela m'aidait à lutter contre l'ennui, au long de ces heures qui passaient tellement moins vite que dans la capitale.

Il nous fallut vingt minutes avec la moto du Gato pour arriver sur la scène. La Force publique l'avait chargé de patrouiller dans la zone, d'autant qu'il n'y avait guère d'autre

1. Le Chat.

moyen de se déplacer dans tout cet espace ouvert. En fait, le crime avait eu lieu hors de sa juridiction ; mais vu le manque d'effectifs, on faisait parfois appel à lui hors de son périmètre pour qu'il donne un coup de main. À cinq cents mètres de là, d'un côté de la rivière, on voyait déjà des patrouilles venues de Tamarindo, ainsi que quelques policiers de Villareal. Je descendis de la moto une centaine de mètres avant l'arrivée sur les lieux et Le Gato continua seul. La plupart des policiers de la zone me connaissaient – ou plus exactement me toléraient – mais ils ne pouvaient pas non plus se permettre de m'inclure dans les procédures officielles, et encore moins au vu et au su de tous ces badauds. Aussi, pour me rendre au bord de la rivière, je descendis par un autre sentier, à quelques mètres de la foule agglutinée le long de la route.

La végétation avait poussé démesurément. Tout était d'un vert luxuriant, et l'humidité semblait suspendue à la moindre touffe d'herbe. Près de la rivière – qui n'était rien d'autre qu'un ruisseau gonflé par les pluies d'hiver – je commençai à entendre les voix des policiers sur l'autre rive. La zone avait été délimitée par un ruban jaune, mais le corps n'avait pas été recouvert. On aurait dit un mannequin grotesque jeté là au milieu des immondices que les autochtones abandonnaient au bord des eaux grises. Deux policiers essayaient de chasser les chiens qui s'approchaient de la scène de crime. D'autres fumaient à l'extérieur de la zone délimitée, conversant à voix basse à l'ombre d'un malinche en fleurs. Le Gato inspectait la zone autour du corps, en s'efforçant de ne rien altérer. Du haut du pont de bois qui surplombait la route, un groupe de maîtres d'école, d'enfants en uniforme, de travailleurs agricoles et de passants, tendait le cou pour essayer de voir quelque chose au-dessus des têtes des autres policiers. Tout un spectacle.

La végétation me permettait de me camoufler un peu et de demeurer hors de la vue des policiers plantés de l'autre

côté. En fait, ils n'avaient pas l'air plus intéressés que cela par ce qui se passait autour d'eux, et qui semblait se résumer à ceci : Un *Nica* en moins ! Finalement, tout ce qu'ils apportaient au pays, ces gens-là, c'était la drogue et le crime. Et pas seulement les *Nicas* – même si c'étaient les premiers boucs émissaires – mais aussi les *Gringos*¹, les Colombiens ou les Dominicains.

Il y en avait de plus en plus. Il ne fallait donc pas s'étonner que l'un d'eux finisse mal de temps en temps. Et puis, après tout, pourquoi se tuer à porter des sacs de ciment sous le soleil pour une misère, quand on pouvait se faire plus de mille dollars en vendant de petits sachets de drogue aux touristes et aux nationaux qui descendent sur la plage pour y faire la fête ? Sinon, on pouvait aussi transporter quelques paquets ou servir de mule pour passer la drogue au Nicaragua. De là, les routes invisibles continuaient vers le Guatemala, le Mexique ou le fameux Nord, le plus grand marché de drogue du monde. En un seul voyage, on pouvait faire son beurre : de quoi ouvrir un petit commerce, une épicerie ou un bar. Du moins, c'est ce qu'on disait. Le mythe de toujours. Je ne l'avais que trop entendu. Et même si cela réussissait plutôt bien à certains, pour la plupart cela se terminait très mal. Mais il en aurait fallu plus pour décourager les candidats, poussés par la pauvreté – finalement la seule démocratie en ce monde.

Mais ce n'était pas le genre de Toni. En tout cas, c'est ce que je pensais à ce moment-là. De plus, dans cette affaire, il me sembla tout de suite qu'il y avait anguille sous roche. Un crime trop risqué dans un espace aussi ouvert, proche de plusieurs villages et à quelques mètres de l'école ! On n'ouvre pas comme ça le ventre à quelqu'un, si près de tout, à moins de vouloir envoyer un message. D'autant qu'à

1. Terme utilisé en Amérique latine pour désigner les Nord-Américains.

quelques kilomètres à la ronde, ce n'étaient pas les endroits isolés qui manquaient, où les cris déchirants ne seraient jamais parvenus aux oreilles de quelqu'un. En outre, quel genre de personne avait bien pu laisser ainsi des sachets de drogue savamment éparpillés près du cadavre ? Tuer pour de l'argent et abandonner le butin ? Fallait-il être pressé de filer, ou si peu maître de soi... Mais ce n'était pas ce que semblait indiquer le cadavre. Il était trop bien disposé, comme dans une vitrine invisible. Tout paraissait avoir été accompli de manière méthodique, nette, comme obéissant à une mise en scène savamment orchestrée.

Le Gato était du même avis. Il me glissa qu'il n'avait pas trouvé grand-chose autour du corps. Rien ne paraissait anormal. Il n'y avait aucune douille, pas la moindre arme ou un quelconque signe de résistance. De plus, tout objet éventuellement abandonné sur place serait difficile à différencier des centaines de choses retrouvées autour du cadavre. En effet, avec les pluies, l'endroit s'était transformé en un énorme dépotoir, recouvert de centaines d'empreintes : celles d'élèves de l'école, de gens du village, bref, de toute personne qui avait pu s'en approcher dernièrement pour jeter quelque chose dans cette décharge improvisée. Comme par ailleurs on ne voyait guère de trace de sang, le plus probable était que le corps avait été transporté là depuis un autre endroit, avant d'être abandonné au bord de la rivière. Il était difficile d'en savoir plus.

« Qu'en dit la loi ? » demandai-je au Gato. Nous étions alors en train de fumer à l'ombre d'un chêne, à quelques mètres de la foule. Le Gato expulsa la fumée avec force et répondit :

« Eh bien, pas grand-chose, don Chepe. Vous savez comment c'est. Ici, la mort d'un *Nica* n'émeut pas grand monde. Ils pensent que c'est lié à la drogue. Ils ont été plutôt surpris que je connaisse la victime. »

Le Gato ajouta qu'il s'était proposé pour prévenir la mère. Tous les autres policiers s'étaient aussitôt sentis soulagés. *Bien sûr, ai-je pensé, ils n'ont aucune envie d'aller jusqu'à Venado pour ça!*

Une demi-heure plus tard avaient débarqué deux enquêteurs de l'O.I.J. Ils avaient posé les questions de routine, pris quelques photos avant d'examiner le cadavre et la scène de crime. Ils avaient tout de même recueilli quelques indices à l'intention des supposés experts de la médecine légale. Une perte de temps, en réalité, car avec les pluies et le passage de tous ces gens, que pouvaient-ils bien trouver? Ils avaient fait savoir au Gato qu'ils transporteraient le corps à l'Institut médico-légal de Liberia, où la mère pourrait le réclamer après l'autopsie. L'enquête serait coordonnée par une des juges de la zone. Il faudrait attendre avant d'en savoir éventuellement plus. Mais Le Gato et moi savions bien que tout cela n'irait pas très loin. Il n'y avait pas de piste claire, ni de raison de vouloir pousser plus loin. Dans cette zone particulièrement criminogène et dépourvue de moyens, la mort d'un *Nica* en situation illégale, probablement liée à la vente, voire au trafic de drogue, était loin de représenter une priorité. Nous avons eu des quantités d'affaires similaires, et aucune n'avait été résolue.

Sur le coup d'une heure, la pluie s'est remise à tomber. Le corps avait été enlevé et les quelques curieux restés sur place s'étaient précipités à la recherche d'un toit pour se mettre à l'abri. Le Gato et moi avons pris le chemin du retour à Paraíso. Sur la route, la pluie redoubla d'intensité et je dus baisser les paupières afin que l'eau ne me brûlât pas les yeux, tandis que Le Gato s'efforçait tant bien que mal de voir quelque chose entre les bourrasques de pluie, tout en évitant les centaines d'ornières qui parsemaient la route.

Lorsque nous arrivâmes enfin au bar de doña Eulalia, nous étions complètement trempés. Le Gato continua en

direction de la maison de María, et je m'installai au comptoir pour prendre un verre. Je commandai un *guaro*¹ sec et sortis mon paquet de cigarettes de la poche de mon jean. Les cigarettes étaient trempées. Un des pêcheurs me tendit son paquet de Derby. Je déteste les Derby, mais ce n'était pas le moment de refuser. J'allumai la cigarette et vidai mon verre de *guaro* d'un trait. J'en commandai aussitôt un autre, en me disant que Le Gato devait être en train d'arriver chez María.

« C'est bien dur de perdre un enfant, don Chepe, dit doña Eulalia en me tendant mon deuxième verre. On espère toujours partir avant eux, peu importe dans quoi ils se sont fourrés. Que Dieu la soutienne, cette pauvre María! »

La moitié du secteur était déjà au courant du crime. La pluie continuait à tomber et dans toute la zone commença à se déchaîner une vague de xénophobie due aux sachets de drogue qu'on avait découverts près du corps. Rien ne passe à l'as dans les petits villages : « *Petit village, grand enfer* », comme on dit.

1. Eau-de-vie locale.